

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 27

Artikel: Le Bière-Apples-Morges
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195027>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE: un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Le Bière-Apples-Morges.

— Bonjour M. le conseiller... quel beau temps! — Superbe. — Vous allez sans doute à l'inauguration du Morges-Bière?... — Eh bien, oui, je crois que ce sera charmant... Ah! voilà M. le Juge... Aussi en voyage?... — Oui, je vais à Bière. — Tiens, moi aussi. — M. l'Inspecteur, j'ai l'honneur de vous saluer: vous allez sans doute à Bière?... — Oui. — Moi aussi. Nous aurons un bien beau temps; le sec est assuré. — Tout à fait; pas une goutte de pluie!... — Monsieur le directeur comment vous portez-vous? — Pas mal, comme vous voyez... Et où s'en va-t-on comme ça?... — Je vais à Bière. — Moi aussi... Quel temps superbe! — Vrai temps d'inauguration. Pas nécessaire de parapluie. Etc. etc.

C'est ainsi que samedi dernier, à 8 heures du matin, se conjugait, sur les quais de la gare de Lausanne le verbe: « Je vais à Bière, vous allez à Bière, nous allons à Bière. »

Ah! c'est qu'on pouvait généralement supposer que l'inauguration d'une entreprise aussi bien menée offrait de réels agréments et tenterait beaucoup de monde.

Du reste ce mot d'un député de la campagne résume tout: « Dites donc collègues, voilà une journée où nous n'aurons ni faim ni soif. »

En effet, le trajet n'a été qu'une continue restauration.

À Morges déjà, on a tout mis par les écuilles, tout est en branle: l'arrivée en gare des trains de Genève et de Lausanne fait entendre un roulement sourd; le canon tonne sur la hauteur; la foule des curieux se presse le long des quais, et sur de longues tables s'alignent à profusion bouteilles et petites salées.

Bientôt M. le syndic de Morges inaugure la série des discours. Nous disons série, et pour cause.

M. le Président du Conseil d'administration lui répond; et il devra répondre encore bien des fois dans la journée, l'aimable président!

Comme nous faisons part de cette réflexion à l'un de ses amis :

— Il a vingt-sept discours à débiter, nous dit-il.

— Pas possible!... Que le ciel lui soit en aide!...

Evidemment l'ami exagérât. Nous en avons entendu cinq seulement, mais qui ont fait le plus grand plaisir. Tous ont été dits simplement, sincèrement, sans emphase; sans faire plus de bruit que la création et l'achèvement si parfaitement réussis de la nouvelle ligne.

Ces choses-là font d'autant plus plaisir qu'elles sont très rares.

Après cette cordiale réception, tous les invités prennent place dans les coquets wagons du Bière-Apples-Morges.

L'Union instrumentale de Morges monte en tête du train et joue de joyeux airs. Le canon salue, le train part aux acclamations de la foule et file avec une remarquable douceur. Il s'élève quelque peu en se dirigeant vers Vuiffens, dont le château détache sa majestueuse silhouette au-dessus des coteaux de vignes et de riches campagnes.

Comme les temps sont changés! Vous aviez sans doute parmi vos ancêtres, gens de Morges, d'Apples et de Ballens, plusieurs troubadours allant de château en château chanter les hauts faits des comtes et des barons, et prêter serment de fidélité à la dame de leurs pensées. Qu'auraient-ils éprouvé, à la vue de ce train sillonnant bruyamment ces campagnes jadis silencieuses, de ces gens en fête, passant avec indifférence près du vieux manoir?...

— Quel chemin ces gaillards ont fait! se seraient-ils écrié, leurs tournois, leurs faits d'armes consistent en de joyeuses collations, de plantureux banquets, et les dames de leurs pensées sont de charmantes jeunes filles qui leur présentent au passage des fleurs, des bricelets et un vin généreux... Ce n'est pas déjà si mal!

En effet, partout l'accueil le plus empressé, des gares enguirlandées, des plateaux chargés de bricelets et de verres dans lesquels perlait un excellent la Côte; partout les gracieux sourires de jeunes filles vêtues de blanc, avec écharpe verte, et distribuant aux invités de mignons bouquets.

Et comme la foule des campagnards accumulée aux abords des gares était rayonnante de gaieté! Comme ces braves gens, bien que grillant à l'ardeur du soleil et altérés sans doute, nous voyaient trinquer sans envie et avec un réel contentement, tant ils étaient heureux de cette mémorable journée:

« Il est à nous le Bière-Apples-Morges! »

A Ballens, le ciel qui s'était obscurci depuis quelques minutes, égrenne tout-à-coup sur ce monde en joie de grosses gouttes de pluie. Tous les nez sont en l'air et les appréciations personnelles sur le temps de se donner carrière:

— Ce n'est rien... une petite crachée. — Un nuage qui passe... pas faire attention. — Aloo, le bon Dieu est avec nous! — Dans cinq minutes le soleil va repiquer. — Eh bien, buvons un verre en attendant... Pardon, mademoiselle, c'est bien un peu matin, mais j'en prendrai tout de même encore un.

Et le train de se remettre en marche. La pluie qui raie légèrement le ciel à l'horizon, cesse bientôt. Le soleil reparait et égaye de nouveau les belles campagnes que nous traversons. Les champs de pommes de terre offrent une végétation des plus vigoureuses; les blés sont droits, les épis dodus; par-ci par-là des tas de foin d'où s'échappe un délicieux parfum.

Tout est gai, réjouissant dans cet intéressant trajet, où les beautés de la nature alternaient, ce jour-là, avec les collations, la musique, et les chaleureux vivats.

C'est dans ces agréables conditions que nous atteignons la gare de Bière. Toute la population, toutes les sociétés de la contrée, sociétés de musique, de gymnastique et autres sont là. Les autorités sont sur leur trente-et-un, les écoles sont endimanchées.

Le canon réveille les échos du Jura; les cloches sonnent à toute volée et trois corps de musique entraînent bientôt le long cortège qui s'est formé à la sortie de la gare, et à la tête duquel on remarque une trentaine de demoiselles au costume traditionnel, robe blanche,

écharpe verte. Il serpente dans les rues du village d'une façon fort pittoresque, c'est-à-dire que dans les contours très brusques et très nombreux qu'il décrit, on en aperçoit ça et là des fragments qui paraissent marcher en sens contraire, dans ce grand et beau village dont les habitations disparaissent sous les drapeaux et les guirlandes.

Mais nos prophètes de beau temps de tout à l'heure ne se sont guère montrés plus perspicaces que Cavin. L'immense cortège n'avait pas parcouru la moitié de son itinéraire qu'il était abondamment arrosé par une pluie battante et violemment chassée par le vent.

Malgré cela et malgré leur léger costume de cachemire blanc, les demoiselles de Bière n'ont pas abandonné un instant le cortège; elles y ont gardé leur place jusqu'au bout, marquant le pas avec un petit air crâne qui faisait plaisir à voir.

Les toiles de la cantine, soulevées par le vent, laissaient entre elles de larges intervalles où la pluie s'en donnait à cœur joie. La déception se peint un moment sur de nombreux visages; les assiettes se remplissent d'eau et le pain est joyeusement trempé. Exceptionnellement on réclame du pain sec.

Bref, on prend bravement place autour des tables ruisselantes. Sur la toiture, des ouvriers réparent les dégâts, tandis qu'au-dessous toutes les sommelières, munies de serviettes et d'éponges, jouent vigoureusement du bras.

Le potage arrive, chaud, excellent. Il réchauffe les convives. Quelques minutes s'écoulent, la pluie cesse, le bleu du ciel apparaît.

— Ah! .. ah!... ah!... le soleil!

Tout est réparé, tout va pour le mieux!

Le dîner et le service sont irréprochables, et la gaité ne tarde pas à tenir complètement la partie.

Vous parlerai-je maintenant des discours prononcés au banquet, tous très chauds, très enthousiastes, très patriotiques, mais dont nos confrères nous ont déjà servi le compte-rendu?... Nous croyons qu'il est trop tard pour y revenir.

Qu'il nous suffise de dire en terminant que cette fête d'inauguration a été admirablement organisée et réussie, digne, en un mot, d'une des lignes les plus intéressantes de notre Suisse romande.

L. M.

Employés des chemins de fer.

Nous avons toujours remarqué combien sont complaisants et polis nos employés de chemins de fer, lorsque nous sommes dans le cas de leur demander quelques renseignements. S'ils se fâchent

ou manifestent de l'humeur, ce n'est qu'avec des gens qui ne veulent pas entendre raison et qui le méritent. — Il faut les envoyer en Angleterre ceux-là.

« A Londres, nous dit le *Petit Parisien*, il ne faut pas songer à demander un renseignement aux employés du chemin de fer. Ils ne vous répondent même pas: ils ne sont pas là pour vous donner des renseignements, ils sont là pour faire strictement leur service, et pas autre chose.

» Les agents n'indiquent aucune direction aux voyageurs, ils ne daignent pas s'occuper d'eux; ils les considèrent comme un troupeau humain qu'ils charrient, et n'ont nul souci de leur éviter des erreurs.

» Il faut, quand on circule sur le Métropolitain, avoir sans cesse l'oreille et les yeux aux aguets et on n'a qu'à se fier aux inscriptions qui sont seules chargées de vous donner les avis nécessaires.

» Les trains ne s'arrêtent littéralement qu'un instant aux stations: par là, il est impossible aux personnes âgées de se servir de ce moyen de transport. Il ne viendrait à l'idée d'aucun employé de les aider à descendre. Chacun pour soi!

» Le train, après cette halte d'une seconde, repart alors que les portières sont encore ouvertes. Les « guards » les ferment à la volée.

» Le chemin de fer métropolitain de Londres est d'une remarquable hardiesse de construction. Les difficultés, qui étaient grandes, ont été surmontées avec un art audacieux dont on est frappé. Mais on ne s'est pas préoccupé, il est vrai, du confort des voyageurs, qui pendant le parcours sont aussi mal que possible.

» On n'a pu rendre l'air de ces perpétuels tunnels respirable, et malgré les ventilateurs, l'atmosphère est, vraiment, sur certains points, intolérable.

» Ce détail, qui est pourtant capital, semble assez indifférent aux Compagnies. Elles ne forcent personne à monter, n'est-ce pas? et on sait à quoi l'on s'expose. Tel paraît être leur raisonnement.

» Dans leur contrat avec le public, elles ne se sont engagées qu'à le transporter, avec quelque sécurité, d'un point à un autre. Le reste ne les regarde pas! »

A la campagne.

Un de nos abonnés du canton de Neuchâtel nous envoie les lignes suivantes:

Paysan, la nuit s'achève,
L'alouette va s'éveiller;
Avant que l'aube se lève,
Aux champs il faut aller!

C'est en effet avant l'aube que les faucheurs se rendent aux champs. La cou-

tume, dans nos villages neuchâtelois, est que les cloches, à 3 heures, leur servent de réveille-matin; lorsque leur voix se fait entendre, il faut quitter vivement le lit, où il fait si bon reposer son corps fatigué, et, la faux sur l'épaule, s'en aller vers les prés où règnent encore les ombres de la nuit.

Alors une exécution commence: les marguerites blanches, réveillées brusquement par la lame tranchante, se penchent vers les fleurs d'esparcette et elles exhalent ensemble leur dernier parfum, couchées sur les andains d'herbe humide.

Pendant quelque temps le bruit des faux se fait seul entendre dans le silence du matin; mais bientôt le soleil se lève, les faucheurs se mettent à causer entr'eux et même à dire un bout de chanson où à siffler, en retournant au bout du champ commencer un nouvel andain.

Les oiseaux qui ne veulent pas rester en arrière se mettent de la partie.

Bientôt apparaissent, ici une femme, là un enfant, chargés du déjeuner. L'heure de l'arrivée de ce premier repas est généralement remarquée; elle permet de juger de la diligence des maîtresses de maison.

La plus matinale obtient une première mention; tandis que celle dont le déjeuner arrive en retard n'obtient qu'une mauvaise note.

Le repas est vite expédié.

Derrière les faucheurs, les faneuses avec leurs fourches agiles soulèvent les andains d'herbe et de fleurs et les étendent au soleil.

Puis la chaleur augmente; la sueur perle sur le front des travailleurs qui, d'un pré à l'autre, échangent de temps en temps quelques propos avec les voisins:

— Il fait toujours bon chaud aujourd'hui.

— Oh! oui, mais il me semble que c'est encore pire que hier.

— En effet.... Ne pensez-vous pas qu'à près cette chaleur nous aurons de l'orage?...

— Ah! ça ne m'étonnerait pas, le temps est lourd. Pourvu, au moins, si on a quelque chose, que ce ne soit pas de la grêle!

Le foin s'étend, se retourne, s'entasse en meules, puis, derrière les bœufs au pas lent, entre dans les granges en formidables charretées.

Et le soir, heureux de son grand labeur, le paysan s'endort en pensant à demain et à l'heure prochaine où la cloche l'éveillera en lui répétant:

Paysan, la nuit s'achève,
L'alouette va s'éveiller;
Avant que l'aube se lève,
Aux champs il faut aller!